

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

L'individualisme cosmique

Gilles Farcet

Volume 28, numéro 2 (164), avril 1986

Emily Dickinson

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31026ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Farcet, G. (1986). L'individualisme cosmique. *Liberté*, 28(2), 68–75.

GILLES FARCET

L'INDIVIDUALISME COSMIQUE D'EMILY DICKINSON

Claquemurée à Amherst, Emily ne prit jamais part au moindre mouvement littéraire. Foncièrement originale par son œuvre comme par sa vie, elle demeure pour beaucoup un phénomène isolé et inclassable. Loin de moi l'idée d'apposer une étiquette sur cette poétesse sauvage; j'espère cependant ne pas troubler sa solitude en lui apprenant que, si elle se situe bien en dehors de toute «école», elle fait néanmoins et malgré elle partie d'un courant que je nomme volontiers «l'individualisme cosmique» et dont les eaux jaillissent périodiquement pour éclabousser les lettres américaines (ou mondiales, ne soyons pas régionaliste) et les tirer de leur torpeur.

Emanation de personnalités n'ayant pas craint d'aller jusqu'à la pointe de leur singularité, cet individualisme est cosmique dans la mesure où il dépasse de beaucoup les identités respectives de ceux chez lesquels il se manifeste. En poussant jusqu'à l'extrême l'affirmation de leur individualité, les membres de cette confrérie accèdent à une sorte d'identité suprême et basculent paradoxalement au-delà de la psychologie et des «petites histoires sociales». Par l'exploration systématique de leur être, tous contribuent à ouvrir un autre espace, hors des voies étriquées et usées de ce que Thoreau appelait «la littérature de pain d'épice». Chez ces extravagants, le particulier débouche toujours sur l'universel.

Mais qui sont-ils donc, et d'où viennent-ils, ces oiseaux rares? A quoi les reconnaît-on? S'ils surgissent périodiquement dans tous les coins du globe, beaucoup sont américains. Fils et filles dévoyés du protestantisme pur et dur des Pères fondateurs, leur vie est une protestation, turbulente parfois, mais jamais militante, un défi permanent aux conventions et à tout ce que la masse prend pour acquis.

La première et imposante figure de l'individualiste cosmique jaillit dans les romans de Fenimore Cooper, en la personne du coureur des bois Bas-de-cuir. Demeurant seul dans la prairie, gardien de la nature sauvage en butte aux assauts de la «civilisation», philosophe à l'écoute de la nuit et du jour, il meurt debout en criant «Ici!», le regard fixé sur l'horizon. Bas-de-cuir est certes un personnage de fiction, un trappeur de papier sans doute plus pur que ses confrères réels; mais il incarne un idéal, la nostalgie naissante d'une Amérique ouverte.

Bas-de-cuir n'avait jamais appris à lire. Vers 1840, ses héritiers spirituels sont des hommes et des femmes cultivés, éduqués à la respectable université de Harvard, dont ils font trembler les vieux murs. On les nomme «transcendantalistes». Ils s'appellent Waldo Emerson, Henry Thoreau, Jones Very, Margaret Fuller, Bronson Alcott, George Ripley... Ils ne forment pas un mouvement à proprement parler, même s'ils publient une éphémère revue et fondent quelques phalanstères. Trop individualistes pour se ranger sous une bannière, ils lisent Plotin et les romantiques anglais et allemands, s'inspirent de vieux textes hindous et chinois et, incidemment, libèrent du joug britannique les lettres américaines. Quelques années plus tard, un citoyen hirsute du nom de Walt Whitman va transposer leurs essais en longs psaumes visionnaires et du même coup inventer la poésie américaine.

Mais que devient Emily, qui n'a que six ans lorsque Emerson publie *Nature*, le bréviaire transcendantaliste, et vingt-quatre ans quand paraît le *Walden* de Thoreau? En quoi cette vieille fille, calfeutrée dans la

maison de ses parents où elle fait du pain, craint son père, soigne ses fleurs et sa mère sans jamais s'aventurer plus loin que son jardin, rejoint-elle les trappeurs et les intellectuels contestataires des environs de Harvard?

Avant tout, Emily ne fait pas que du pain; elle griffonne de petits poèmes d'une densité passionnée, fait fi des règles de la ponctuation, refuse obstinément de se faire publier et d'aller comme tout le monde à l'église. Elle écrit à un critique qu'elle n'a jamais vu des missives fort poétiques qu'elle signe parfois «Votre gnome» et ne se vêt plus que de blanc.

Bien qu'Emerson se soit à plusieurs reprises rendu à Amherst pour y donner des conférences, passant même une nuit sous le toit du frère d'Emily, il n'est pas certain que cette dernière soit sortie de sa réserve pour aller rencontrer le grand homme et converser avec lui. Quoi qu'il en soit, la rencontre eut bien lieu sur le plan spirituel grâce aux écrits d'Emerson et de certains de ses amis dont la farouche poétesse sut extraire la quintessence. Transposée au féminin, la célèbre formule d'Emerson «Celui qui veut être un homme doit être un non-conformiste» ne s'est pas plus totalement incarnée que chez «l'étrange fille du Squire Dickinson». Avec ceux, fort différents, de Walt Whitman, aussi amples et torrentiels que les siens sont brefs et tranchants, les poèmes d'Emily, ou du moins nombre d'entre eux, constituent une parfaite expression lyrique de cet individualisme cosmique exaltés par ses aînés et plus tard repris par les nouveaux voyants de la *Beat Generation*.

Comme Thoreau, Emerson, ou aujourd'hui Kenneth White ou Gary Snyder, Emily fuit la fiction et ne parle que d'elle-même, de ses mouvements intérieurs, construisant par petites touches une autobiographie du dedans. Le pivot du transcendantalisme est cette «*Self-reliance*» prônée par Emerson: prendre appui sur soi. L'individualiste cosmique n'attend pas des autres qu'ils lui dictent sa conduite; si jamais il recherche un guide, c'est avec l'espoir que celui-ci

saura le révéler à lui-même. Mais il sait qu'il doit accomplir seul sa tâche la plus élevée.

*Each — it's absolute Ideal
Must achieve — Itself —
Through the solitary prowess
Of a Silent Life — (750)*

Convaincu, comme Emerson, que «l'imitation est un suicide», l'individualiste cosmique refuse les modèles, de peur de se retrouver ailleurs que sur sa voie propre. S'il croit en quoi que ce soit, c'est avant tout en lui-même. Non pas le petit moi emprisonné dans ses habitudes (un tel individualisme ne serait alors qu'une forme orgueilleuse de la médiocrité) mais l'identité profonde et transcendante, celle qui se moque des conventions (que le petit moi révèle) et se fait entendre par une voix intérieure qu'il convient d'écouter sans peur. Les Orientaux parlent du Maître intérieur dont les directives peuvent parfois s'avérer contraires aux usages établis. C'est à ce Maître-là qu'Emily rend hommage. Elle le rencontre d'abord par l'exploration de ses propres profondeurs. «Soyez un Christophe Colomb pour tous les nouveaux continents et les nouveaux mondes en vous», recommande Thoreau. De même, Emily voit dans son propre dedans la véritable terre vierge, l'authentique Nouveau monde dont elle sera la pionnière:

*Soto! Explore thyself!
Therein thyself shalt find
The «Undiscovered Continent» —
No Settler had the Mind. (832)*

Si cette recherche présente un caractère religieux (dans la mesure où, par elle, l'explorateur aspire à se relier à sa propre profondeur), elle ne pactise guère avec les églises qui perpétuent souvent la lettre au détriment de l'esprit:

*Some keep the Sabbath going to Church —
I keep it, staying at Home —
With a Bobolink for a Chorister —
And an Orchard, for a Dome — (324)*

Ainsi que l'indiquent ces vers, Emily, tout comme Thoreau, préfère la nature au temple. Le pre-

mier grand essai d'Emerson s'intitulait déjà *Nature*; dans ce texte, bréviaire s'il en fut des transcendantalistes, le philosophe louait le bois et les champs comme des lieux où l'homme, retrouvant son identité profonde, renoue du même coup avec le cosmos dont il est un élément: «Debout sur la terre nue, la tête baignée dans l'air heureux et levée dans l'espace infini, tout vulgaire égoïsme disparaît. Je deviens une prune transparente; je ne suis rien, je vois tout; les courants de l'Etre universel circulent en moi; je suis une part ou une particule de Dieu». Ce qu'Emerson ressentait dans les bois, Emily le goûte à l'intérieur de son jardin. «De toutes les ébriétés, qui ne préfère pas être enivré par l'air qu'il respire?» écrivait Thoreau; comme en écho à l'auteur de *Walden*, Emily consacre un poème à l'ivresse que lui procure un moment passé à l'air libre:

*Inebriate of Air — am I —
And Debauchee of Dew —
Reeling — thro endless summer days —
From inns of Molten Blue — (214)*

Emily est de ces rares adultes aptes à se pénétrer de ce que Thoreau nommait «le poème de la création». «Le vent du matin souffle à jamais, le poème de la création est ininterrompu; mais rares sont les oreilles qui l'entendent», écrivait l'auteur de *Walden*. Emily se tient à l'écoute. Ses poèmes trahissent une attention peu commune aux moindres éléments de son décor familial, une présence à elle-même et au monde qui ne se limite pas à la nature mais s'étend aux objets et au quotidien tout entier, au tréfonds duquel l'essentiel se laisse toucher. Si le poète est digne du titre de voyant, c'est parce qu'entre tous, il est celui qui sait voir. Dans ses heures les plus vives, il cesse d'être une personne pour devenir un regard, la «prune transparente» dont parlait Emerson.

Cette singulière *présence* aboutit à une extase qui est avant tout une «extase matérielle», pour reprendre l'expression d'un individualiste cosmique contemporain, Le Clezio. Cette spiritualité se ressent physiquement, sensuellement même. «Je ne me sens jamais ins-

piré, que mon corps ne le soit aussi», notait Thoreau dans son journal; Emily, pour sa part, est encore plus radicale: *«If I read a book and it makes my whole body so cold no fire can ever warm me, I know that is poetry. If I feel physically as if the top of my head were taken off, I know that is poetry. These are the only ways I know it. Is there any other way?»*

Le bienveillant littérateur Higginson, à qui ces mots furent adressés dans une lettre, y voyait «le sommet de l'extravagance» («*crowning extravaganza*»). Mais comme le disait Thoreau: «J'ai surtout peur que la façon de m'exprimer ne puisse pas être assez extra-vagante... Extra-vagance! Ça dépend comment vous êtes enclos.» On retrouve ce rapport sensuel au monde chez le poète Kenneth White qui, dans *Le visage du vent d'est*, parle de ces moments et de ces lieux «où l'expérience physique atteint un tel degré de densité et d'intensité qu'on peut presque l'appeler *métaphysique*. Cette extase matérielle est donc une sensation, par laquelle l'individu goûte la pure joie d'être qui va de pair avec un sentiment de parfaite autosuffisance et d'omnipotence.

*To be alive — is Power —
Existence — in itself —
Without a further function —
Omnipotence — Enough — (677)*

L'une des caractéristiques de cette incursion au cœur du non-dit est qu'elle fait pâlir tout le reste. Plusieurs des poèmes d'Emily gardent la trace de cet ébahissement; le texte semble presque frémir:

*One Blessing had I than the rest
So larger to my Eyes
That I stopped guaging — satisfied —
For this enchanted size —
It was the limit of my Dream —
The focus of my Prayer —
A perfect — paralyzing Bliss —
Contented as Despair — (756)*

Aux incessants projets d'avenir et à la crainte du lendemain, les individualistes cosmiques préfèrent

donc la plénitude du moment présent, le «ici et maintenant» cher aux sages orientaux. A l'instar de Thoreau pour lequel «Dieu lui-même culmine dans le moment présent», Emily fait corps avec l'instant, sachant que «*Forever — is composed of Nows —*» (624). Le paradis se gagne par une adhésion sans réserves à la seconde présente.

Le caractère indicible de l'extase à laquelle conduit cette présence tient entre autres au fait que la dualité s'y trouve comme abolie: la nuit et le jour n'y ont plus cours, la conscience demeurant suspendue en un intervalle infini que T.S. Eliot nomme «le point-repos du monde qui tourne»:

*There is a Zone whose even Years
No solstice interrupt —
Whose Sun constructs perpetual Noon
Whose perfect Seasons wait —
Where Summer set in Summer, till
The Centuries of June
And Centuries of August fuse
And Consciousness —is Noon.* (1056)

De telles expressions se retrouvent chez la plupart des individualistes cosmiques de la poésie, passagers du bateau ivre. Après avoir «embrassé l'aube d'été», et «levé un à un les voiles», c'est au point médian du jour que Rimbaud revient à lui: «Au réveil il était midi» (*Aube*). Comme midi et minuit, l'aube est un moment de jonction, un espace blanc à la lisière de deux phases du cycle temporel.

Située à la pointe de l'extra-vagance et de la singularité, cette extase, paradoxalement, semble bien abolir l'individualité, ou plutôt l'élargir aux dimensions de l'univers. Voilà pourquoi cet individualisme est cosmique. Mais il faut d'abord passer par la dissolution du petit moi, de l'identité sociale limitée. Il y a chez Emily un intense désir de ne plus être quelqu'un, de cesser de répondre aux exigences d'identité imposées par la société: «*I'm Nobody! Who are you?*» (288). N'être plus rien, c'est être tout. «*How dreary — to be — Somebody!*» (288).

Devenue enfin «personne», elle pourrait s'inclore dans quelque chose de plus vaste, échapper à l'ego et à ses constantes préoccupations pour recouvrer l'insouciance du brin d'herbe et du caillou. On retrouve chez les transcendentalistes, comme aujourd'hui chez Le Clezio, Gary Snyder ou Kenneth White, cette attirance pour la matière; sur la pierre ou le grain de sable, l'individualiste cosmique projette son désir de vide, son aspiration à exister de manière brute. «*I wish I were a Hay*», s'exclame Emily à la dernière ligne d'un poème (333). Un autre texte chante le bonheur du petit caillou qui va son chemin seul, dans une parfaite «*Self-Reliance*».

*How happy is the little Stone
That rambles in the Road alone,
And doesn't care about Careers
And Exigencies never fears —
Whose Coat of elemental Brown
A passing Universe put on,
And independent as the Sun
Associates or glows alone,
Fulfilling absolute Decree
In casual simplicity — (1510)*

La démarche d'Emily est donc très proche des mystiques orientales, et en particulier du boudhisme, dans la mesure où elle aspire à s'exonérer de la chute pour revenir à l'innocence originelle, à une pauvreté spirituelle qui se passe de concepts et de théologie et que les Maîtres nomment «le visage que vous aviez avant d'être né».

L'on a beaucoup insisté sur le mal d'être des poètes. Dans le cas d'Emily, ce malaise est créateur, et il n'est que l'autre face de la joie: à la pointe acérée de la souffrance, l'extase se révèle. Journal d'une âme en recherche, les poèmes de la recluse d'Amherst sont une célébration de l'intériorité et de la lucidité. «Si médiocre que soit votre vie, affrontez-la et vivez-la», conseillait Thoreau; c'est précisément ce que fit Emily Dickinson.